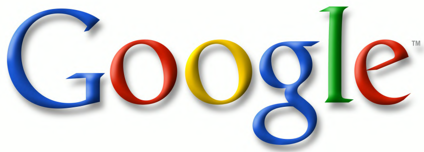
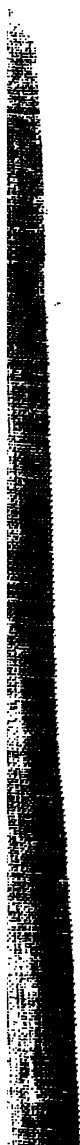
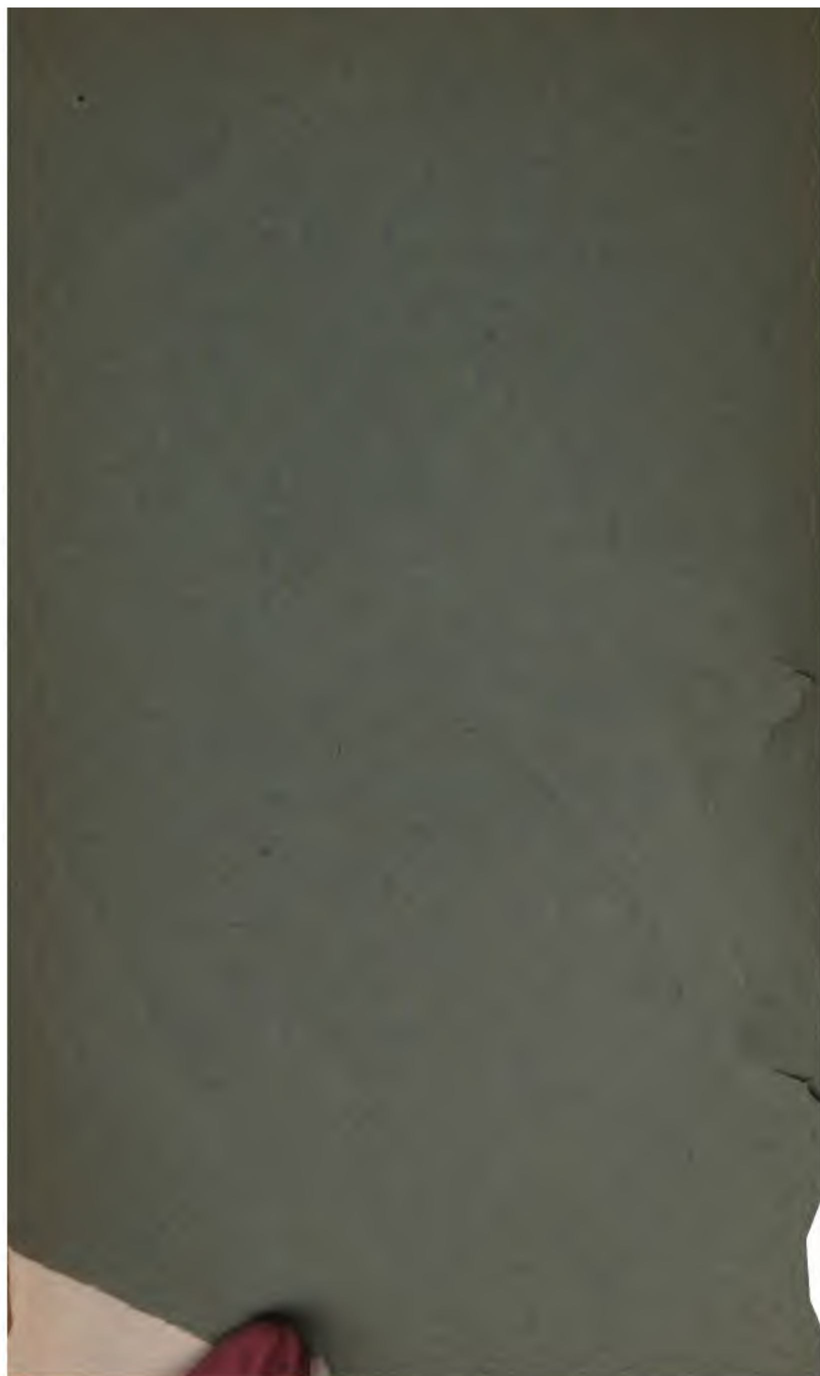





STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES



HENRY M. STANLEY





HENRY M. STANLEY.

GEORGE PHILIP & SON, 32 FLEET STREET
AND 45 TO 51 SOUTH CASTLE STREET, LIVERP(

HENRY M. STANLEY

PRÉCIS HISTORIQUE

HENRY M. STANLEY

ORIGINE ET DÉBUTS. — PREMIÈRES EXPLORATIONS DANS L'AFRIQUE ORIENTALE ET CENTRALE, ET AU CONGO. — MISSION ET ŒUVRE AU CONGO. — EXPÉDITION AU SECOURS D'EMIN-PACHA. — DÉCOUVERTES DE STANLEY DANS L'EST-AFRICAIN,

par

ED. KERFYSER

PRIX : FR. 1.50

AVEC PORTRAIT DE STANLEY ET CARTE DE L'AFRIQUE CENTRALE

BRUXELLES
IMPRIMERIE-LITHOGRAPHIE H. MOMMENS
159, RUE ROYALE, 159

1890

Les premiers exemplaires de cette publication ont paru le 15 février 1890, pour les souscripteurs.

AVANT-PROPOS

« Aventuriers ! Ainsi les appellent l'ignorance et la myopie des impuissants. Mais
» l'aventurier c'est chaque poète entrant en
» action et échangeant la lyre contre l'épée, et
» déposant la plume contre la pioche. Aventurier est un mot que les épiciers de ces
» derniers temps ont discrédité pour se venger
» du vide fâcheux et de la morne nullité de
» leur existence. Aventuriers ! tous les fondateurs de colonies, tous ceux qui partirent
» pour les mondes lointains, afin de risquer
» tout leur avoir dans le jeu aléatoire du succès pour l'honneur et la prospérité de leur

» nation. Le Prud'homme qui ne trouve de
» bonheur que dans son berceau, ne sera
» jamais un aventurier. Aventuriers n'étaient
» pas seulement les Gama et les Albuquerque,
» non seulement les Raleigh, les Drake, les
» Clive et les Hastings, mais les Penn et les
» Van Riebeck aussi, étaient des aventuriers
» dans le sens le plus glorieux de ce nom.
» Aussi ce nom d'aventurier devient un titre
» de gloire, un laurier par la reconnaissance
» d'un grand peuple, aux plus dignes et aux
» meilleurs de ses enfants. »

Ainsi s'exprimait le célèbre professeur et explorateur africain Schweinfurt de Berlin. Ses paroles furent rappelées par le Dr von Boenigsen, le 28 septembre 1888, à l'assemblée de la Société coloniale à Hanovre, et en faveur d'une expédition allemande à la suite de l'expédition de Stanley. Le but était de ravitailler et de délivrer Emin-Pacha à Wadelai, dans le Soudan égyptien envahi par les mahdistes. Il s'agissait en outre de rétablir, en faveur de la civilisation du continent noir, des communications permanentes entre le territoire africain

de la côte orientale, placé sous le protectorat allemand, et la région gouvernée par Emin.

Occupée par les insurgés mahdistes, hordes barbares et féroces de Mohamed-Admed, le prétendu réformateur de l'Islam, la province de l'Équateur qu'administrait Emin, était de plus livrée aux incursions et aux violences des tribus voisines de l'Ouganda et de l'Ounyoro.

Grand était l'émoi causé par les incertitudes sur le sort d'Emin-Pacha et de Stanley : ils s'étaient rencontrés, puis, Emin était signalé comme prisonnier à Wadełai.

L'expédition allemande confiée au capitaine Wissmann, avec la qualité de commissaire impérial, se trouva retenue par de graves révoltes, dans les possessions allemandes, situées en vue de Zanzibar. Un détachement des troupes de Wissmann suivait le Dr Peters à la recherche d'Emin par la vallée du Tana, dans la région des Somalis.

Entre temps survinrent des nouvelles favorables. Stanley et Emin étaient en marche vers la côte, où la colonne Wissmann ne put que leur assurer la voie d'accès, et contribuer

à une entrée triomphale de l'expédition Stanley au port de salut, à Bagamoyo.

Ainsi se rencontrèrent, sur le sol africain, théâtre de leurs éminents services, Wissmann, Emin et Stanley, qui, avant l'expédition, ne s'étaient jamais vus.

Herman Wissmann, l'explorateur du Kassaï, le plus vaste affluent du Congo, fut adjoint d'abord à l'explorateur Pogge, et traversa le continent africain de l'Ouest à l'Est, à deux reprises, de 1881 à 1883, et de 1883 à 1887, cette fois aux frais du roi Léopold II. Au retour de cette deuxième exploration, Wissmann nous favorisa d'un entretien pour l'information d'un des principaux journaux belges, et qui se termina par ces mots :

— Et maintenant ?

— Maintenant, j'ai hâte de rejoindre mon régiment ; toutefois je me propose de tenter une guérison, une cure, à Ténériffe.

— Une cure ! lui dis-je, en considérant la solide et élégante carrure, les apparences de santé, de vigueur, de cet homme âgé de 33 ans à peine, doux, avec je ne sais quel reflet de

tristesse sous des traits empreints d'énergie, de fermeté, de résolution.

— Oui, une cure, répondit-il, je me crois poitrinaire ; des miens sont morts ainsi.

En exprimant mon incrédulité à l'égard d'un tel danger pour lui-même, je pris congé du lieutenant Wissmann, peu après promu capitaine, aujourd'hui major, et en Afrique, près d'Emin-Pacha, son compatriote.

Emin-Pacha, — Edouard Schnitzer, né à Neisse, dans la Silésie prussienne, en 1840, — était au service du gouvernement égyptien depuis quinze années en qualité de médecin. Naturaliste-explorateur en Afrique, et quelque temps en compagnie du général anglais Gordon, il lui succéda au poste de gouverneur du Soudan méridional égyptien après la mort du héros de Karthoum. Emin dut à la force morale qu'il exerçait autour de lui, le pouvoir obtenu du Khédive avec le titre de Bey et qu'il conserva pendant trois ans, dans cette région complètement isolée depuis l'abandon du Soudan par les troupes anglo-égyptiennes.

Stanley, lui, après avoir retrouvé Livingstone

dont il continua l'œuvre, fut, au Congo qu'il avait découvert, le réalisateur de l'entreprise glorieuse du roi des Belges, qui l'appelle son ami. A eux est due l'œuvre humanitaire de l'émancipation des noirs de l'Afrique centrale par la conquête pacifique du Congo qu'ils ont ouvert au commerce et à la civilisation. Le Congo, grande route de l'Afrique équatoriale, est aujourd'hui reconnu, libre et protégé jusqu'aux Falls. Cette route s'étend par l'affluent l'Arouhouimi jusqu'au lac Albert, jusqu'au Nil, témoin l'expédition Stanley au secours d'Emin.

Stanley dédie son volume : *Cinq années au Congo*, « au roi Léopold II, qui a conçu,
» dirigé et subventionné (1) l'œuvre de fonda-
» tion de l'État indépendant du Congo, et l'a
» fait officiellement consacrer à tous ceux qui
» par leur zèle, leurs talents, leur dévoue-
» ment et leurs ressources y ont participé. »

Ce suprême hommage en s'adressant, avant tous, au Souverain de l'État, honore particu-

(1) Le roi Léopold II sacrifia à l'entreprise du Congo, un million deux cent cinquante mille francs par an.

lièrement les dévoués et principaux collaborateurs du Roi, dès la première heure : le baron Greindl, le général Strauch, le capitaine d'état-major Thys, le chef de division Notté, la pléiade des explorateurs de toute nationalité qui ont contribué à ouvrir l'Afrique à la civilisation ; les braves, morts, ou encore en fonctions au service de l'Association internationale africaine, du Comité d'études du Haut Congo, de l'Association internationale du Congo, devenus l'État indépendant du Congo.

Parmi ce concours de forces et d'influences, un rang remarquable est acquis au journal le *Mouvement géographique*, rédigé en chef par M. A. Wauters (1), dirigé et édité à Bruxelles par M. Falck, de l'Institut national de Géographie. Cette publication qui date de 1884, véritable répertoire historique de l'Œuvre du Congo, a de plus le mérite de l'avoir secondée par les savantes études de M. Wauters, études marquées d'une rare perspicacité.

(1) M. Wauters est le très compétent auteur du beau volume: *Stanley au secours d'Emin-Pacha,* édité par l'Institut national de Géographie de Bruxelles ; 400 pages avec carte et illustrations, prix 3 fr. 50.

C'est M. Wauters qui préconisait jusqu'auprès du docteur Schweinfurth, le découvreur de l'Ouellé (1870), affluent des régions du Nil vers le Congo, — l'identité de l'Oubangi-Ouellé que le monde savant qualifiait « d'hypothèse Wauters » et dont l'exactitude fut bientôt attestée par l'explorateur Junker.

L'identité de l'Oubangi-Ouellé, définitivement reconnue par le capitaine Van Gele, trace une nouvelle route du Congo vers le Nil au-dessus de celle de l'Arouhouimi, suivie par l'expédition Stanley au sêcours d'Emin-Pacha.

Les prodiges de clairvoyance, d'initiative, de persévérance, d'abnégation et de vaillance, que représente cette phalange d'hommes remarquables groupés autour de l'œuvre du roi Léopold II en Afrique et de l'éclatante personnalité de Stanley, ne sauraient être assez enseignés, montrés en exemple, en ces temps d'égoïsme, de lassitude et de dénigrement.

8 février 1890.

HENRY M. STANLEY

Origine. — Débuts.

Henry Morton Stanley grandit devant l'histoire dans des proportions telles, que même l'obscurité de son origine et les doutes qui subsistent encore sur sa véritable nationalité éveillent la curiosité publique.

Stanley lui-même n'a pas jugé opportun, jusqu'ici, de mettre son origine en lumière. A peine, dans le cours de ses publications, justifie-t-il ses attaches américaines en parlant « des compatriotes qu'il a dans la Légation des États-Unis à Madrid », et en s'intitulant « reporter américain », à propos de son expédition à la recherche de Livingstone.

Stanley est — croit-on — anglais de naissance et citoyen des États-Unis de l'Amérique du Nord par adoption. A ce double titre les peuples et les gouvernements de l'Angleterre et des États-Unis de l'Amérique du Nord, le revendiquent comme leur enfant. pour ses hauts faits.

Il paraît acquis que Stanley est né à Denbigh, au Pays de Galles. le 28 janvier 1841, de parents pauvres, et sous les noms de John Rowland ; que son enfance, fort éprouvée, l'entraîna à émigrer à quinze ans, comme simple garçon de cabine, vers les États-Unis où il prit pied à la Nouvelle-Orléans. Il y est employé, puis *adopté* par un négociant appelé Stanley. Mais ce dernier meurt, sans testament, laissant, privé de ressources, son jeune protégé réduit à prendre du service dans l'armée confédérée ; il y passe sous-officier, puis enseigne de vaisseau et tombe prisonnier des fédéraux au milieu desquels le jeune Stanley fait preuve de qualités industrieuses, utilisées aussitôt que distinguées.

A la paix, Stanley est agréé reporter au *Levant Herald*, puis au *Missouri Herald* et s'y fait remarquer en diverses missions aventureuses, étonnantes même, poussées jusqu'en

Asie. Il entre ensuite au *New-York Herald* où il est chargé, en 1865, d'une mission en Turquie et en Asie Mineure, puis, en 1867, il est envoyé à la suite de l'expédition anglaise de Lord Napier en Abyssinie (1).

En cette première et fameuse campagne, Stanley se distingue dans son service de reporter, en accaparant les fils télégraphiques par la transmission, au *New-York Herald*, de versets de la bible en attendant le résultat de la bataille engagée. C'est par New-York que parvint à Londres, au Gouvernement anglais, la première nouvelle de la victoire de Lord Napier.

Stanley se forme ainsi au rôle de correspondant-voyageur qui lui échoit au *New-York Herald* pour la France et l'Espagne.

En octobre 1869, Stanley revient des troubles de Valence à sa résidence, à Madrid, lors-

(1) Le Feld-Maréchal Lord Napier de *Magdala*, — titré de ce dernier nom à la suite de sa victoire sur le Negus d'Abyssinie au plateau de Magdala — est mort à Londres le 15 janvier 1890 à soixante-dix-neuf ans.

M. Disraëli disait à propos de l'expédition anglaise en Abyssinie : « Ce qu'il y a de plus beau, c'est que Lord Napier, parti des Indes, a transporté nos canons européens sur les éléphants de l'Asie, en travers des montagnes de l'Afrique.

qu'une dépêche de son directeur, M. James Gordon Bennett, l'appelle à Paris. Cet incident des débuts de Stanley est si caractéristique, le dialogue échangé entre Stanley et son chef est d'une telle originalité, qu'ils méritent une entière reproduction, d'après le récit publié par Stanley même.

« J'allai directement au Grand-Hôtel, et frappai à la porte de M. Bennett.

— Entrez, dit une voix.

Je trouvai M. Bennett au lit.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

— Stanley.

— Ah ! oui. Prenez un siège ; j'ai pour vous une mission importante.

Il jeta sa robe de chambre sur les épaules et me dit vivement :

— Où pensez-vous que soit Livingstone ?

— Je n'en sais vraiment rien, Monsieur.

— Croyez-vous qu'il soit mort ?

— Possible que oui, possible que non.

— Moi, je pense qu'il est vivant, qu'on peut le trouver, et je vous envoie à sa recherche.

— A la recherche de Livingstone ! Mais c'est aller au centre de l'Afrique ! Est-ce là ce que vous entendez ?

— J'entends que vous partiez, que vous le retrouviez, n'importe où il soit, que vous rapportiez de lui toutes les nouvelles possibles, et qui sait !.... le vieux voyageur est peut-être dans le besoin. Prenez avec vous tout ce qui pourra lui être utile. Naturellement vous suivrez vos propres idées ; faites comme bon vous semblera ; mais retrouvez Livingstone. »

Très surpris de cet ordre qui m'envoyait froidement n'importe où, chercher un homme que presque tout le monde croyait mort, je posai cette question :

« Avez-vous réfléchi, monsieur, à la dépense qu'occasionnera ce voyage ?

— Combien coûtera-t-il ? demanda M. Bennett.

— Burton et Speke ont dépensé de trois mille à cinq mille livres, et je crains qu'il ne faille pas moins de deux mille cinq cents livres (soixante-deux mille cinq cents francs).

Eh bien ! vous prendrez d'abord mille livres ; quand elles seront épuisées, vous ferez une traite d'un nouveau mille, puis d'un troisième, et ainsi de suite ; mais retrouvez Livingstone. »

Je savais que lorsque M. Bennett a pris une résolution, il n'est pas facile de l'en détourner. Je crus néanmoins qu'il n'avait pas suffisamment envisagé le pour et le contre de ce projet dispendieux, et que je devais l'amener à en peser les conséquences. « J'ai entendu dire, repris-je, que si monsieur votre père venait à mourir, vous vendriez l'*Herald*, et que vous vous retireriez des affaires. »

— Ceux qui ont dit cela étaient dans l'erreur ; il n'y a pas assez d'argent à New-York pour acheter l'*Herald*. Mon père en a fait un grand journal ; je veux l'agrandir encore. J'entends que ce soit un news-paper (papier-nouvelles) dans toute la force du terme. Je veux lui faire publier tout ce qui, à n'importe quel titre, peut intéresser le monde ; et cela à n'importe quel prix.

— Dès lors, je n'ai plus rien à dire. Dois-je aller directement à la recherche de Livingstone ?

— Non ; vous assisterez à l'inauguration du canal de Suez. De là, vous remonterez le Nil : j'ai entendu dire que Baker allait partir pour la Haute-Égypte, informez-vous le plus possible de son expédition. En remontant le fleuve,

vous décrirez tout ce qu'il y a d'intéressant pour les touristes, et vous nous ferez un guide — un guide pratique; — vous direz tout ce qui mérite d'être vu et de quelle manière on peut le voir.

Vous ferez bien, après cela, d'aller à Jérusalem ; le capitaine Warren fait, dit-on, là-bas des découvertes importantes ; puis à Constantinople, où vous vous renseignerez sur les dissentiments qui existent entre le Khédive et le Sultan.

Après — voyons un peu — vous passerez par la Crimée et vous visiterez ses champs de bataille ; puis vous suivrez le Caucase jusqu'à la mer Caspienne ; on dit qu'il y a là une expédition russe en partance pour Khiva. Ensuite vous gagnerez l'Inde en traversant la Perse ; vous pourrez écrire de Persépolis une lettre intéressante. Bagdad sera sur votre passage ; adressez-nous quelque chose sur le chemin de fer de la vallée de l'Euphrate ; et quand vous serez dans l'Inde, embarquez-vous pour rejoindre Livingstone. A cette époque vous apprendrez probablement qu'il est en route pour Zanzibar ; sinon allez dans l'intérieur, et cherchez-le jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé.

[illegible]

[illegible]

[illegible] the [illegible] for [illegible]

[illegible] programme [illegible]

[illegible]

Premières explorations de Stanley dans l'Afrique orientale et centrale, et au Congo.

Depuis deux ans David Livingstone ne donnait plus signe de vie. Consul d'Angleterre dans l'Afrique centrale avec mission d'y rechercher les sources du Nil et du Loualaba (Congo), il était supposé perdu, mort.

Stanley organise à Zanzibar sa première expédition ; tout est si nouveau pour lui qu'il en désespère un moment ! Quelle affaire, écrit-il ! Des soldats, des porteurs, des équipements, des tentes, des bateaux, des voiles ; des cotonnades, de la verroterie et du fil de fer en guise de monnaie d'échange ! Il parvient à recruter une partie de l'escorte qui accompagnait naguère les explorateurs Speke, Burton et Grant ; il reçoit un cheval arabe du sultan de Zanzibar, un autre du consul américain, et

part avec deux bateaux et 160 soldats et porteurs de Zanzibar pour Bagamoyo.

Après six mois d'investigations, d'émouvantes péripéties, de désertions, de combats, de maladies, Stanley trouvant fermée la route directe de Tabora dans l'Ounyanyembé vers le lac Tanganika se dirige vers le Sud et retrouve Livingstone le 10 novembre 1871, à Uiji. au bord du lac Tanganika. Cette rencontre, et la première entrevue sont pleines de circonspection, de part et d'autre. Les deux hommes avaient été mis en défiance : Stanley à l'égard du caractère de Livingstone qu'on lui avait dépeint intraitable, farouche, dur ; Livingstone, la bonté même, mais en garde contre les trahisons et les procédés arabes dont il était victime au point d'en être presque réduit à la mendicité. Bientôt la confiance s'établit entre eux par les confidences. Le renfort évident et le reconfort apportés par Stanley font renaître Livingstone à l'espoir d'atteindre le but entrevu, et Stanley l'accompagne dans l'exploration de la partie nord du lac.

Après s'être assurés que le lac Tanganika ne déverse point ses eaux dans le Nil, ils se quittent le 8 février 1872. Stanley est muni des

lettres et du journal de Livingstone. Il fait ravitailler Livingstone à nouveau de Zanzibar, et rentre en Europe.

Ce fut un événement considérable et qui, du coup, mit Stanley hors de pair; un simple reporter avait réussi là où l'expédition de la Société de géographie de Londres avait échoué. La première nouvelle parut si extraordinaire, si invraisemblable que J.-G. Benett et Stanley furent traités de « blagueurs ». L'authenticité des lettres et du journal de Livingstone, que produisait Stanley, fut contestée : d'autres lettres adressées en Angleterre et au directeur du *New-York-Herald* vinrent convaincre les plus incrédules. Livingstone y avouait que lui-même était resté sans nouvelles du Foreign-Office depuis 1866; qu'il se mourait à Uiji après avoir exploré cinq cents milles vers les sources du Loualaba, harcelé, trompé, ruiné, forcé de revenir alors qu'il touchait au but, obligé d'abandonner une tâche dont il apercevait la fin, et cela, par le fait de métis musulmans, des esclaves au lieu d'hommes, qu'on lui avait envoyés de Zanzibar. Il était dans une misère profonde, réduit à un peu de cotonnade, et Stanley était venu le secourir en y joignant

du renfort, du ravitaillement, pour continuer l'œuvre entreprise.

L'envie qu'inspirait le résultat obtenu par Stanley était telle, en Angleterre, qu'on le représentait comme ayant été sauvé, lui et son expédition, par Livingstone. Mais justice fut enfin rendue à Stanley et avec éclat : En mémoire de l'événement, la Société royale de Géographie de Londres lui accorda une réception et une médaille d'or ; la reine Victoria d'Angleterre lui fit don d'une tabatière en or enrichie de brillants, au chiffre de la Reine.

Cette campagne coûta 250,000 francs et fit l'objet du premier volume de Stanley : *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, publié en 1873.

Stanley y reconnaît Livingstone pour le plus grand des explorateurs modernes, le précurseur de la civilisation en Afrique. Il loue son esprit entreprenant, sa persévérance méthodique, la précision de ses écrits, son culte pour la science géographique, sa charmante simplicité et sa séduisante bonhomie tout à la fois.

En avril 1874, Stanley, revenu de la guerre des Achantis, rentre à Londres et y apprend la mort de Livingstone survenue le 11 mai

1873, au bord du lac Bemmba que l'illustre vieillard avait découvert en 1868.

Aux funérailles princières vouées aux restes de Livingstone ramenés en Angleterre et inhumés à Westminster le 10 avril 1874, Stanley est placé aux premiers rangs. S'inspirant de la perte que cause la mort de Livingstone, il ne songe plus qu'à prendre sa succession pour compléter les découvertes de Speke, Grant et Livingstone ; les débouchés du lac Tanganika, la circumnavigation des lacs Victoria et Tanganika, les sources du Nil (1). Sur ce programme, Stanley est chargé

(1) Livingstone a passé trente-deux années, de 1840 à 1873, dans l'Afrique méridionale et australe : du Cap au Zambèze, au Chiré, au lac Nyassa et à Saint Paul de Loanda ; de là, de l'Ouest à l'Est par les lacs intérieurs jusqu'à Quilimane et enfin jusqu'au lac Tanganika, après l'exploration au Loualaba, à travers d'inénarrables épreuves. Au début, en 1842, dans une chasse aux lions, Livingstone eut l'humérus de l'épaule fracassé par un des fauves et onze morsures au bras.

Mme Livingstone, femme de l'explorateur, mourut en 1862, à Choupouga, près du lac Bemmba.

Les sources du Nil occupaient les dernières pensées de Livingstone, inscrites en vers latins sur sa pierre tombale à Westminster :
“ Ce que je voudrais le plus passionément connaître, tant le vrai „ me tient au cœur, ce sont les sources de ce fleuve, inconnues „ depuis tant de siècles. „

Stanley a réalisé l'objet des derniers vœux de Livingstone.

d'une nouvelle mission dans l'intérieur de l'Afrique pour le compte du *Daily Telegraph* de Londres et du *New-York Herald*. C'est la période des luttes à outrance qui s'ouvre pour Stanley, à travers les marais, les plaines brûlantes, les grands bois, les eaux amères, les tribus anthropophages, une navigation pleine de périls. L'espoir, l'enthousiasme seront mêlés de revers. Il y aura des lassitudes, des heures de découragement, de terribles combats, la perte de tous les blancs de l'expédition : Frederic Barker, Edouard et Francis Poccock que Stanley avait choisis entre mille autres qui lui avaient offert leurs services et parmi lesquels des officiers généraux de diverses armées européennes. L'expédition, composée d'environ 350 Zanzibarites et indigènes, était munie d'un bateau démontable, le *Lady Alice*.

Les débuts sont assez souriants. Stanley, en effet, reçoit le plus pompeux accueil auprès de M'Tésa, roi d'Ouganda. Il y rencontre le colonel Linant, ingénieur français au service de l'Égypte, chargé d'une mission par Gordon. Stanley convertit le roi au christianisme, le décide à renoncer aux sacrifices humains et s'en sépare le 1er janvier 1876. — S'il fût resté

quelque temps encore, il y eût trouvé le docteur Schnitzer, appelé alors Emin-Effendi, naturaliste itinérant en Afrique.

Stanley, dès lors, poursuit ses investigations aux réservoirs du Nil, et, à pile ou face, avec son dernier compagnon blanc, Francis Poccock, il décide d'explorer le Loulouaba où Livingstone et Cameron n'avaient pas réussi à dépasser Nyangoué, ville arabe du pays des Manyemas, à deux mille kilomètres de la source du Loualaba.

Cette seconde partie de l'entreprise fut un coup de maître, par l'itinéraire absolument nouveau, suivi à travers des régions inconnues non seulement des Européens mais même des Arabes. Le problème consistait à découvrir la direction du Loualaba au delà de Nyangoué et de déterminer s'il appartient au bassin de Zaïre (Congo), suivant l'opinion de Cameron, ou au bassin du Nil, suivant l'avis de Livingstone.

L'itinéraire tout entier fera d'ailleurs ressortir l'importance majeure de cette exploration. Stanley, parti de Bagamoyo sur l'Océan indien, se dirige d'abord vers le lac Victoria (1) et

(1) Le lac Victoria fut découvert par Speke en 1858.

en effectue la circumnavigation : de là, et par marches, il se rend dans l'Ouganda où règne M'Tésa, et ensuite au lac Mouta Nzighé; puis, il atteint Ouiji, sur le lac Tanganika dont il accomplit la circumnavigation pour se diriger enfin de la rive occidentale du lac vers le Loualaba qu'il suit jusqu'à Nyangoué (6 novembre 1876). Stanley y fait sa première rencontre avec Tippo-Tipp, grand trafiquant arabe de l'intérieur qui venait d'escorter Cameron et traite avec Tippo-Tipp pour l'exploration du Loualaba jusqu'aux premières chutes — les chutes Stanley. — Mais au milieu de tribus d'anthropophages, ils éprouvent des dangers et de telles misères que Tippo-Tipp obtient, pour lui et pour sa troupe, la résiliation de l'engagement. Déjà Frederic Baker et Edouard Poccock, deux des trois blancs de l'expédition, sont morts des fièvres; Stanley avec Francis Poccock, le seul chef blanc qui lui reste, dans la colonne, poursuit sa voie, franchit les Falls et parvient jusqu'à la rivière Arouhouimi où il essuie de terribles combats. Il apprend, au confluent de l'Arouhouimi et du grand fleuve, qu'il est sur le Zaïre-Congo, baptisé par lui du nom de Livingstone. Chemin faisant, il explore les

embouchures des divers affluents du Loualaba-Congo, en descend les chutes, y perd son dernier compagnon blanc, Francis Poccock, et marche des cataractes d'Isangila jusqu'à Boma, où l'expédition arrive littéralement épuisée; elle y trouve heureusement de prévoyantes et larges ressources, mais 111 Zanzibarites et 59 auxiliaires indigènes sont morts. Enfin Stanley débouche à la pointe de Banane, sur l'Atlantique, le 12 août 1877, pour rentrer en Europe par le Cap et Zanzibar, après deux ans, huit mois et vingt jours d'absence. En neuf mois, Stanley avait tracé et visité le cours du fleuve, en franchissant 57 cataractes, chutes et rapides, réduit à livrer bataille 32 fois, notamment à des masses navales sur l'Arouhouimi.

Ainsi se trouvait découvert par Stanley le cours du fleuve géant — 4,800 kilomètres, — « aux ondes brunes, couleur de thé » et dont les flots, à certaines crues, versent dans l'Atlantique de 50,000 à 90,000 mètres cubes d'eau par seconde. Depuis quatre siècles que l'embouchure du Congo avait été découverte par les Portugais, que le fleuve était exploré sur quelques dizaines de lieues à l'intérieur, nul ne savait d'où abondaient de telles masses d'eau,

par quels affluents, par quelles sources ; au Nord de Nyangoué et des premières chutes du Loualaba, c'était l'inconnu ; d'après quelques dires, le fleuve s'avançait toujours au Nord, puis tournait à l'Ouest.

Stanley résout le problème, héroïquement ; il en est comblé d'honneurs.

Le docteur Petermann, dans ses *Mittheilungen,* de décembre 1877, qualifie Stanley le *Bismarck de l'exploration Africaine*; le Khédive décore Stanley du collier et de l'étoile de grand commandeur de l'Ordre du Medjidié. En débarquant en Italie, Stanley reçoit la médaille d'or et une touchante lettre de félicitations que lui destinait le roi Victor-Emmanuel, mort le 8 janvier 1878, peu de temps avant l'arrivée de Stanley à Naples, Rome, Turin et Milan; le roi Humbert dédie son portrait à Stanley; à Paris, dans une réception solennelle à la Société de Géographie, Stanley reçoit l'Ordre de la Légion d'honneur et le diplôme d'officier de l'Instruction publique : des diplômes et des médailles d'or et d'argent lui sont décernés par des Sociétés de Géographie de France et d'Italie, par des Chambres de Commerce et par la Municipalité de

Marseille enfin, honneur suprême, Stanley est l'objet de l'approbation officielle du gouvernement des États-Unis et de remerciements votés à l'unanimité par les deux Chambres législatives de ces États.

Cette période de l'œuvre de Stanley est consignée dans *les lettres racontant ses voyages et ses découvertes de novembre* 1874 *à septembre* 1877, éditées en 1878, et dans *A travers le continent mystérieux*, 1879.

Entre temps avaient paru d'autres livres de Stanley : *Terre de servitude*, 1874 ; *Coumassie et Magadala,* 1874 (récits des campagnes en Abyssinie et chez les Achantis) ; *La vie et les voyages de Livingstone et Coup d'œil sur l'état actuel de la géographie de l'Afrique,* 1876.

Gambetta s'adressant à Stanley, en juillet 1878, disait : « Vous avez répandu la lumière de la science sur ce que vous avez si bien surnommé le continent mystérieux. Non seulement vous avez ouvert à nos regards un continent nouveau, mais vous avez donné aux idées scientifiques et philanthropiques une impression qui influera sensiblement sur le progrès humain. Ce n'est pas uniquement par des actes individuels que ce phénomène se manifeste,

ce que vous avez fait a impressionné les gouvernements — dont la lenteur à se mouvoir est proverbiale — et l'impulsion que vous leur avez donnée ira, j'en suis convaincu, en s'accentuant d'année en année.

En effet, au retour de sa seconde mission, vers la fin de 1877, surgit l'épisode de la carrière de Stanley qui va lier son sort à celui de l'entreprise qu'entrevoyait en Afrique le roi Léopold II.

Stanley était débarqué en Italie ; en descendant de l'express à Marseille, il se trouve en présence de deux délégués du roi Léopold II, chargés de lui faire part d'un grand projet en Afrique que combinait le souverain et du désir qu'avait le Roi de voir Stanley y coopérer.

Si flatteuse que fût pour Stanley cette démarche, il déclina momentanément l'offre qui lui était faite, en raison des fatigues extrêmes et de l'énervement qu'il ressentait. Il éprouvait la satiété des voyages dans les lointains inconnus et inhospitaliers ; un repos absolu lui était nécessaire. Il résiste donc aux délégués du roi, diffère le moment de toute action nouvelle, aspire au *far niente*. Il se décide cepen-

dant à voir le roi et enfin se repose, mais pas longtemps !

Bientôt « rassasié des douces flâneries » et cédant à son tempérament actif et à ses plus chères espérances, il se rend à Paris, appelé à une conférence avec les délégués du roi Léopold II, en faveur d'un projet d'entreprise africaine. Naguère il en plaidait les chances de succès dans ses lettres et discours à Manchester, où — raconte Stanley dans un de ses volumes — il se trouvait toujours un écrivain ou un négociant, pour le traiter de « rêveur », de « Don Quichotte journaliste ». de « reporter à deux sous la ligne ».

La réunion de Paris aboutit à déterminer les bases d'une première expédition sur le Haut-Congo, expédition d'enquête semblait-il, comprenant, déjà à ce moment, la question d'un chemin de fer dans la région non navigable des cataractes, entre le Bas et le Haut-Congo, l'établissement de relations maritimes sur le fleuve et la création sur terre ferme, de postes de ravitaillement et de protection.

Stanley reçut et accepta cette importante mission en novembre 1878, lors de la Constitution, au palais de Bruxelles, du comité

d'études du Haut-Congo, formé par le roi Léopold II et présidé par le colonel Strauch. Toute différente, malgré des rapports communs, était cette institution, relativement à l'Association internationale africaine également fondée par le roi Léopold II dès 1876, et dont le but était d'organiser une ligne de stations protectrices des voyageurs et des caravanes allant de la côte *orientale* d'Afrique vers l'intérieur de ce continent.

Un demi-million fut aussitôt souscrit pour les moyens utiles à la mission de Stanley sur le Haut-Congo.

Mission et œuvre de Stanley au Congo.

En février 1879, au moment où Stanley se rend en Égypte, et à Zanzibar pour y recruter des serviteurs parmi les Zanzibarites dont il avait apprécié le loyalisme dans ses premières explorations, il est chargé par l'Association internationale africaine de s'enquérir, à Zanzibar, de la première expédition de l'Association, commandée par le lieutenant Cambier et qui provoquait des alarmes depuis qu'elle avait atteint l'Ounyambé où elle était en conflit avec Mirambo (1), après avoir perdu deux hommes. Stanley avait croisé cette expédition en 1877, à Zanzibar, en revenant de la mission que lui avaient confiée le *New-York Herald* et le *Daily Telegraph*.

Stanley est chargé de rechercher et d'assister, le cas échéant, cette expédition.

Il parvient à communiquer avec le lieutenant Cambier et l'instruit d'une station à fonder

(1) Mirambo, potentat nègre, surnommé le Napoléon africain.

sur le lac Tanganika ; ainsi se crée le poste de Karéma aussi important que prospère.

A Zanzibar encore, Stanley organise la deuxième expédition internationale placée sous les ordres du capitaine Popelin, et il quitte enfin ce port, en mai 1879, sur le steamer *Albion* mis à sa disposition pour se rendre au Congo. Pendant la traversée par la Mer Rouge et la Méditerranée, le Comité d'études du Haut-Congo se transforme en *Association internationale du Congo,* sous la présidence du roi Léopold II.

Le plus récent volume de Stanley : *Cinq années au Congo* (1879 à 1884), paru en 1885 (1), fait ressortir la partie essentielle, jusqu'alors de l'œuvre de Stanley. Abondante en découvertes, en enseignements divers, pleine d'étapes hardies et victorieuses, opiniâtrément franchies dans une lutte constante, contre les éléments, les fièvres et parfois contre l'hostilité de certaines tribus, cette période d'organisation imprime un relief plus puissant encore à la personnalité de Stanley, qu'animait d'ailleurs

(1) Ce volume a été traduit en français par M. Gérard Harry, rédacteur à l'*Indépendance belge* et au *Mouvement géographique* et correspondant à Bruxelles du *New-York Hérald.*

la foi, une confiance inébranlable, jointes à un sens pratique merveilleux.

Retraçons les principaux actes de cette mission dont devait dépendre le succès de l'œuvre naissante du Congo, mission contenue dans les instructions suivantes : « Construire trois stations, lancer un steamer sur le Haut-Congo et maintenir les communications avec la mer. »

Le 14 août 1879, Stanley arrive à l'embouchure du Congo où l'attendait sa flottille, composée de quatre petits steamers — dont un véritable bijou, le *Royal*, offert par le roi Léopold II — de barques, allèges et baleinières pour l'expédition dont le personnel comprenait quelques Européens et 60 Zanzibarites. Alors commence l'ascension du grand fleuve. Stanley s'applique, successivement, à l'étude du commerce de Boma et de ses factoreries, au sondage du Bas-Congo, au recrutement d'indigènes, à des conférences et à des traités avec les chefs des tribus riveraines. Il crée le quartier général de Vivi (janvier 1880), s'absorbe dans le tracé d'un chemin de fer à établir dans la région des chutes, construit une route de 60 kilomètres de Vivi à Isangila, comblant des ravins, culbutant des montagnes, construisant des ponts,

perçant des forêts. Il y passe avec sa suite, son nombreux matériel, ses navires démontables, ses approvisionnements, ses bagages et fonde la station d'Isangila (février 1881). Il établit le camp de Manyanga (mai 1881), le relie par une route au Stanley-Pool, où il s'installe (juillet 1881), après avoir exploré l'affluent le Kouilou. Mais les fièvres le saisissent, le préparent à mourir ; il guérit cependant, fonde Léopoldville (décembre 1881), retombe malade et revient quelque temps en Europe pour y démontrer la nécessité absolue d'un chemin de fer reliant le Bas-Congo au Haut-Congo et pour obtenir une expédition.

De retour au Pool, Stanley découvre les lacs Batumba et Léopold II, et lance le premier steamer, *En Avant*. Il explore ensuite le fleuve noir, fonde les stations de Bolobo (novembre 1882), de Stephanieville (février 1883), de Rudolphstadt et de l'Équateur (avril 1883) et celle de Loukolola (septembre 1883). Puis Stanley s'avance jusqu'au confluent de l'Arouhouimi et atteint les rapides d'Yambouya le 20 novembre 1883 ; il descend ensuite l'Arouhouimi pour avancer encore sur le Haut-Congo, jusqu'aux Falls, qui déjà por-

taient son nom, et où il crée une station. Enfin il reprend le fleuve, visite les installations auxquelles il a présidé, répare les destructions et s'arrête à Vivi, où il fait ses adieux au personnel en livrant le commandement supérieur à Sir Francis de Winton. Ce poste de confiance avait été réservé à Gordon qui était rappelé dans le Soudan égyptien.

Tandis que Stanley rentre en Europe, les puissances européennes reconnaissent l'État indépendant du Congo, au Congrès de Berlin, le 26 février 1885 (1).

(1) Stanley a fait de son volume : *Cinq années au Congo*, le livre d'or de ses collaborateurs principaux dans l'œuvre de fondation du Congo, les officiers belges : Vandevelde, Braconnier, Van Gele, Janssen, Coquilhat, Hanssens, Valcke, Van den Kerckove, Liebrechts, Parfonry, Orban, Grang, Destrain, Hodister et le docteur Allart ; le capitaine Anderson, de la marine scandinave ; le jeune marin danois Albert Christophersen ; le mécanicien italien François Flamins ; le mécanicien allemand Frederik Dees ; le croate Lehrman ; le comte Posse et Monet ; les officiers anglais Seymour-Saulez, Vitch, Parminter ; les anglais Swinburne, Massey-Snaw, John Rose Troup, Spencer Burns, et le petit mécanicien écossais Bennie, qui fit des prodiges et devint une autorité.

Stanley consacre à Bennie les lignes suivantes : " Presqu'un „ pygmée au physique, héros au moral, ce petit mécanicien quitta „ l'Écosse pour venir au Congo gagner de quoi donner du pain à „ sa vieille mère ; sans instruction et sans éducation première, il „ arrive, à force d'application, d'énergie, à occuper la plus haute „ des positions possibles.

„ Qu'on médite ce saisissant exemple ! „

Bennie qui était resté seul aux Stanley-Falls, en présence de 15.000 sauvages, et à 20 jours de marche de toute station, pacifia les indigènes, devint leur arbitre, agrandit les possessions qui lui étaient confiées et y créa des installations, des jardins.

Tels sont les résultats de cette mission aussi étendue que compliquée et qui dépassent toutes les espérances. Stanley se repose à peine. Passant de l'action à la propagande, il va prôner l'œuvre congolaise dans une série de conférences, auxquelles il s'est engagé par contrat, dans les principales villes des États-Unis de l'Amérique du Nord.

Là, vient le réclamer, en décembre 1886, la dépêche expédiée de Zanzibar en Europe, par le docteur Junker, arrivé de l'intérieur de l'Afrique, et réclamant une expédition de secours pour Émin-Pacha, isolé dans le Soudan égyptien, à la merci des Mahdistes triomphants.

Stanley résilie son contrat de conférence et se rend à l'appel des gouvernement égyptiens et anglais, du roi Léopold II et de sir Mackinnon (1), président de l'*Emin-Pacha Relief association*, qui se constitue et pour laquelle ce généreux

(1). Sir Mackinnon de Balinakill Clachan dans le Comté d'Argyle en Ecosse, directeur de la " Bristish India Steam Navigation Company „ et Président de l' " Impérial british East African Company „ fut l'un des promoteurs de l'association internationale africaine fondée par le Roi Léopold II; Sir Mackinnon compte parmi les principaux actionnaires du chemin de fer du Congo, de Matadi à Léopold-ville.

philanthrope souscrit aussitôt 250.000 francs.

Le roi Léopold II offre à l'expédition de secours les ressources de transport dont dispose l'État indépendant du Congo, sur ce fleuve, considéré comme la voie d'acheminement la plus sûre et la plus rapide vers le but de l'expédition, le lac Albert. Stanley accepte la direction de cette entreprise.

Le plan de l'expédition de secours à Émin par l'Arouhouimi comprenait, en outre, — et à défaut de retraite par le Nil, — l'exploration, la reconnaissance des communications et des stations de protection à rétablir entre le lac Albert, c'est-à-dire, le Nil, le Soudan égyptien, l'Égypte — et la côte orientale par les grands lacs, but que s'efforcent d'atteindre aujourd'hui l'Angleterre et l'Allemagne, opérant de leurs possessions respectives dans l'Est africain.

Tragique et triomphante est l'odyssée des jours, des mois, des années de luttes surhumaines qui vont suivre !

Les phases du sombre drame qui se déroule sur la route infinie à travers les solitudes et l'inconnu, les formidables obstacles vaincus, les privations et les angoisses subies et domi-

nées, les plaies de la plus effroyable misère, les maladies et les combats affrontés, affectent une incomparable grandeur à la campagne de secours et de retraite accomplie par Stanley sur l'Arouhouimi et dans l'Est équatorial africain. La gloire qu'il en recueille équivaut à un couronnement.

L'expédition de Stanley au secours d'Emin-Pacha. — Du Congo au lac Albert par l'Arouhouimi. — Difficultés, misères et combats sur l'Arouhouimi. — La rencontre de Stanley et d'Emin-Pacha à Kavalli.

Gordon, le chevaleresque, l'incorruptible et valeureux général anglais, que le roi Léopold II avait choisi pour remplacer Stanley au Congo, en 1884, renonçait à cet honneur après l'avoir accepté. Il s'était chargé de soumettre les rebelles mahdistes du Soudan égyptien, mais il succomba, assiégé et tué à Karthoum, en janvier 1885. Cette perte immense, suivie de la retraite des troupes anglo-égyptiennes, isolait notamment la province de l'Equateur, la livrait aux cruautés des Mahdistes, et, en même temps, aux entreprises des bandes sauvages, des rois Mouanga de l'Ouganda et Kabarega de l'Ounyoro. Déjà Slatin et Lup-

ton-Bey, gouverneurs des provinces de Darfour et du Barh-el-Ghazal, étaient mis aux fers; la province de l'Equateur se trouvait abandonnée à la seule influence, au prestige, pour mieux dire, d'Emin-Pacha entouré du docteur Junker (1) et du capitaine italien Casati (2).

La résistance d'Emin pour conserver ce territoire à la civilisation, dans la chaîne des stations qui relient l'Egypte à la côte d'Afrique. durait depuis trois ans et réclamait du secours

(1) Le docteur William Junker, botaniste, est né à Moscou en 1840 ; sa fortune personnelle lui permit des explorations en Islande, en Tunisie, dans la Basse-Egypte et dans le bassin du Haut-Nil où il reprit et compléta l'itinéraire de Schweinfurth ; il visita la région des Niams-Niams et celle des Montbouttou, reconnut l'identité de l'Oubangi-Ouellé et découvrit le Nepoko, affluent de l'Arouhouimi. Toujours muni d'un accordéon pour toute arme, il passe pour le charmeur des noirs.

(2) Gaëtano Casati, né à Monza (Haute-Italie), est capitaine de Bersaglieri ; correspondant de la Revue géographique l'*Esploratore* de Milan, il fut envoyé près de Gessi-Pacha, son compatriote, dans le Bahr-el-Ghazal. où il parvint en juin 1880 par Souakim, Berber et Karthoum. En 1881, il explorait le pays des Niams-Niams et celui de Montbouttou et y rencontrait le Dr Junker, Bakangaï, chef puissant de la région, le garda hospitalièrement. Casati reconnut plus tard le cours supérieur de l'Ouellé : les désastreux événements de la fin de 1883 le forcèrent à atteindre Lado, résidence d'Emin-Pacha ; il y demeura jusqu'en 1886 avec Junker et s'en sépara lorsqu'il fut délégué par Emin auprès des missionnaires et du roi Kaba-Rega, de l'Ounyoro, pour conserver les communications avec la côte orientale.

Sur les avis parvenus aux consuls, deux caravanes étaient parties, l'une par l'Ouest africain, sous la direction du docteur allemand Fisher, l'autre par l'Est, sous la conduite du docteur autrichien Oscar Lenz ; elles n'aboutirent point. Entre temps le docteur Junker avait réussi à sortir de Wadelaï, et, de Zanzibar, faisait appel à l'Europe.

La campagne de ravitaillement et de délivrance ayant été confiée à Stanley, en moins de trois mois il réunit ses forces et ses moyens et forme son état-major à Londres : le major Barttelot, le capitaine Nelson, les lieutenants Stairs et Jephson, le médecin-major Parke, M. Bonny, le naturaliste Jamieson et MM. Rose Troup et Ward, deux anciens agents de l'Etat du Congo. En même temps qu'il rassemble son matériel, ses approvisionnements, armes, bagages et munitions, Stanley envoie le major Barttelot au Caire et à Aden pour y engager des interprètes et des soldats éprouvés, Soudanais et Somalis. Lui-même va recruter à Zanzibar six cents Zanzibarites. Au Caire, le 6 février 1887, il rencontre les docteurs Schweinfurth et Junker, confère avec eux et se rend à Zanzibar.

Stanley quitte ce port, le 23 février, avec ses recrues et accompagné de Tippo-Tipp et d'une centaîne d'Arabes de la suite de ce chef, à bord du *Madura*, mis à la disposition de Stanley par l'*India British Navigation C°*, dont M. Mackinnon est le directeur. Stanley arrive le 18 mars avec ce transport à Banana, à l'embouchure du Congo, où l'attend le complément de son expédition : ses adjoints, le steamer *Stanley*, deux baleinières fournies par l'État du Congo, et les charges d'armement, d'approvisionnement et de ravitaillement pour Emin. Au surplus, cinq cents porteurs indigènes du Bas-Congo sont recrutés à Matadi et à Léopoldville.

Ordre était donné, à tous les postes et stations de l'État sur le fleuve, de rendre à Stanley les honneurs militaires dus à l'ancien agent supérieur de l'État.

Le 18 mars, Stanley, à la tête de son expédition et de sa flottille battant pavillon *Emin-Pacha expedition*, remonte le Congo, passe devant Boma sans arrêt et débarque le 21 mars à Matadi, pour suivre avec toute la colonne la voie de terre qui obvie aux chutes du fleuve ; il arrive à Léopoldville, le 21 avril, au

Stanley-Pool le 1er mai, le 30 mai, aux Bangalas, et pénètre le 16 mai dans l'affluent l'Arouhouimi, après s'être séparé de Tippo-Tipp et de sa troupe, que le major Barttelot, escorté de 40 Soudanais, suit jusqu'aux Falls (1).

Le 12 juin, Stanley aborde à Yambouya, au pied des rapides de l'Arouhouimi, y installe

(1) Une récente insurrection des Arabes de la station des Falls avait déterminé Stanley à y nommer Tippo-Tipp, agent de l'État, chef du district des Falls, avec 35 livres sterling d'appointement par mois, soit plus de dix mille francs par an, une fortune en Afrique. L'État a, au surplus, pourvu la station des Falls d'un poste militaire et d'un chef administratif belge.

En quittant Stanley, Tippo-Tipp lui avait promis de le rallier vers Wadelaï et il s'était engagé à fournir six cents porteurs à gages pour le transport d'un dépôt d'ivoire existant près d'Emin et d'une valeur supérieure aux frais présumés de l'expédition de secours.

Tippo-Tipp a manqué à cet engagement ; il aura à en rendre compte en justice ; peut-être a-t-il trop escompté la défaite et la mort de Stanley dont le bruit circulait, bruit répandu par la haine, l'envie et l'intérêt.

La personnalité de Tippo-Tipp, la sincérité de ses services à l'État sont encore fort discutées; soupçonné d'être à la tête du mouvement tendant à la jonction des Arabes Mahdistes du Nord avec les Arabes du Centre et de l'Est africains, Tippo-Tipp est redevable à Stanley de maints avantages et rémunérations dès 1876, époque où Stanley descendait le Loualala depuis Nyangoué, à la découverte du Congo. C'est encore à Stanley que Tippo-Tipp doit le rang et les émoluments de chef du district des Falls, sinécure qu'il est exposé à perdre dans tout conflit auquel il serait mêlé.

un camp d'arrière-garde qu'il remet au major Barttelot, revenu des Falls, et lui adjoint MM. Jamieson, Troup, Ward et Bonny. Il part le 28 juin du camp par la voie de terre : plus de mille kilomètres restent à franchir dans les solitudes et l'inconnu, pour atteindre le lac Albert. Dès lors, plus de nouvelles pendant longtemps ! C'était prévu. Mais l'attente se prolonge ; de sinistres bruits de défaites et d'extermination se répandent ; Stanley est cru mort ; il est question en Europe d'envoyer des caravanes de secours ; le major Barttelot lui-même s'inquiète, lève le camp d'Yambouya, le 11 juin 1888, pour rejoindre Stanley, mais tombe assassiné à Banalaya, à seize jours de marche de Yambouya, le 17 juillet.

Les préoccupations, l'émoi, l'anxiété que causaient le silence de Stanley, l'incertitude quant à son sort, étaient tels, que, le 21 décembre, la Chambre des communes d'Angleterre se trouva debout toute entière, acclamant avec frénésie une dépêche de Zanzibar qui signalait la présence de Stanley et d'Emin-Pacha sur l'Arouhouimi. La nouvelle, quoique exagérée, était rassurante ; elle mentionnait, du moins, le fait accompli de la rencontre de Stanley et

d'Emin-Pacha. Et en effet, le 22 décembre, survint une dépêche du gouverneur général de l'État du Congo, datée de Boma, 17 décembre viâ San-Thomé, annonçant une lettre de Stanley du 17 août, adressée et parvenue à Tippo-Tipp aux Falls, et attendue par courriers. Il résulte de cette lettre peu expansive, visant au plus pressé, que Stanley, parti d'Yambouya le 27 juin 1887, était arrivé, après de douloureuses épreuves, à Kavalli, au bord du lac Albert, le 13 décembre suivant ; qu'il y avait rencontré Emin et Casati, le 26 avril 1888, et qu'il retournait sur l'Arouhouimi pour ramener son arrière-garde.

Cette importante communication est bientôt confirmée par une lettre du 28 août 1888, adressée par Stanley au président de l'*Emin-Pacha Relief Association* : Emin est retourné à Wadelaï avec Jephson, lieutenant de Stanley, pour rassembler les gens du Soudan égyptien qui seraient disposés à le suivre; Stanley a rejoint, à Banalaya, son arrière-garde dont il ne trouve que des débris; Jamieson est mort des fièvres aux Bangalas, en allant demander du renfort; Troup, malade, est retourné en Angleterre; Ward est allé chercher des ins-

tructions aux stations de l'Etat du Congo: il n'y a plus que M. Bonny à la tête de ce qui reste de l'arrière-garde.

Stanley ramène l'arrière-garde le 1er septembre 1888, en parcourant une troisième fois la route vers Kavalli, parsemée de pièges et de cadavres.

Le résumé, la plus simple nomenclature même, de tous ces événements en regard de leurs principales dates, d'après les lettres de Stanley à l'*Emin-Pacha Relief Association*, aux Sociétés de géographie de Londres et d'Edimbourg, à MM. Burke et Grant, amis de Stan[illegible] plaident l'éloquence des actes qui [illegible] duits au cours du premier itinéraire [illegible] par l'Arouhouimi, pendant 160 jours [illegible] compactes, ininterrompues et fiév[illegible] travers les savanes, le désert, et en lutte contre les privations, les maladies et les indigènes.

En juin 1887, au départ du camp d'Yambouya, et en approchant du district d'Yamhoudi, l'expédition assiste à l'incendie des villages par les indigènes; après une assez vive alerte, elle passe 34 jours heureux parmi des villages peuplés et prospères. Cependant un homme déserte, un autre meurt de la dyssen-

terie; puis, neuf jours de désert, des souffrances multiples, des morts; d'autres tribus s'opposent au passage de l'expédition et dans l'échauffourée, le lieutenant Stairs est frappé d'une flèche empoisonnée. Le 31 août, rencontre malheureuse d'un détachement de Manyémas de la caravane d'Ougarroua, qui accompagnait naguère l'explorateur Speke; ce sont les Arabes que la route du Congo aurait évités, croyait-on: 20 hommes de Stanley se laissent séduire par des promesses, des cadeaux, et désertent. Le 16 septembre, l'expédition campe en face de la station d'Ougarroua, et y laisse 56 malades Somalis et 15 Soudanais exténués.

Il reste à Stanley, indépendamment de l'effectif laissé à l'arrière-garde, 273 hommes sur 359.

Le mois d'octobre est désastreux, épouvantable; l'expédition en est réduite à se nourrir d'une espèce de fève, de fruits sauvages et de champignons. A Kilonga, les hommes avaient vendu aux esclaves, pour un peu de blé, leurs armes, leurs vêtements et leurs munitions; ils étaient nus, épuisés, au point qu'il fallut abandonner là le bateau et les charges, sous la

garde du capitaine Nelson, devenu ingambe, et du médecin Parke.

Des murmures d'abord, puis des menaces de révolte se font entendre dans la troupe. Dans la détresse extrême et dans le désarroi, Stanley donne, avant tout, l'exemple d'une patiente résignation (1). Le calme, l'énergie, la fermeté de caractère de Stanley sont soumis aux plus dures épreuves; exposé à être débordé, il recourt aux objurgations, mais en vain! Il est contraint de réprimer le trouble qui grandit, d'y opposer un châtiment : deux auxiliaires sont exécutés, pendus.

L'ordre rétabli à ce prix mènera au triomphe.

De Kilonga à Ibwiri, désert et dévastation complète par les Arabes et par les éléphants.

A Ibwiri, le 12 novembre, l'expédition retrouve l'abondance, mais elle ne compte plus que 174 hommes, plutôt des squelettes. Halte réconfortante de douze jours et départ le 24 novembre.

Le 1er décembre Stanley aperçoit, du haut

(1) Stanley disait à ses hommes : " Au delà du pays de ces „ maraudeurs, se trouve un pays vierge. Les vivres y abondent. „ Vous y oublierez vos misères. Ainsi donc bon courage ! Montrez „ que vous êtes des hommes et pressés vers le but. „

d'une montagne, qu'il baptise du nom de Pisgah, une plaine riante, fin des forêts obscures; les hommes hurlent, bondissent et dansent de joie malgré leurs charges. Le 9 décembre, Stanley est contraint de disputer le passage chez les Wazambouï, dont les tambours et les trompettes appellent aux armes; l'expédition s'empare d'une vache « occasion du premier bifsteack depuis l'Océan »; le lieutenant Stairs, rétabli, et 40 hommes prennent un village d'assaut en traversant une rivière étroite et profonde; Jephson et trente tirailleurs dispersent le reste. Quelques contestations éclatent encore le 12 et le 13, mais à une heure de l'après-midi du 13, Stanley prépare ses hommes à voir les eaux du lac Albert; ils n'y croient guère. A une heure et demie, le lac Albert s'étale devant et près d'eux. En ce moment de satisfaction suprême, Stanley voit ses hommes se jeter à ses pieds.

Kavalli, point objectif de l'expédition, n'est plus qu'à dix kilomètres de distance, en descendant des hauteurs vers la plaine, la queue de la colonne est arrêtée, sans violence toutefois, par les indigènes de Kalongo; ils ne veulent rien entendre, rien accepter. Emin ne

les a donc pas prévenus? Les courriers expédiés de Zanzibar à Emin par Stanley ne sont donc pas arrivés pour avertir Emin de la venue de l'expédition vers ce point du lac? Stanley réfléchit, consulte ses adjoints et décide de camper à un demi-mille du lac. En attendant l'arrivée d'Emin, il retournera à l'Arouhouimi pour y ériger un fort — le fort Bodo — remiser les charges, laisser garnison et semer du blé. En même temps, Stanley envoie chercher le bateau à Kilonga.

La retraite vers le fort Bodo s'effectue le 15 décembre par une marche de nuit et après quelques escarmouches avec les indigènes de Kalongo; un mort et un blessé. Le 7 janvier, repos à Ibwiri, d'où le lieutenant Stairs et cent hommes, vont à Kilonga pour ramener le bateau, les charges, le capitaine Nelson, le médecin Parke et leur troupe; 27 hommes de celle-ci sont morts sur 30. Stairs ramène les convalescents d'Ougarroua; 40 morts sur 56. Le ralliement est fait, mais Stanley est atteint de gastrite et d'un abcès au bras. Que lui importe! Il repart le 2 avril pour le lac Albert accompagné du médecin Parke et de Jephson, laissant au fort Bodo le capitaine Nelson et

43 hommes. Le 26 avril, Stanley rencontre encore les Mazambouï, mais en paix pour l'échange fraternel du sang. Plus de difficultés d'ailleurs jusqu'au lac, des vivres en abondance et gratuitement : l'influence d'Emin peut-être ! Et, en effet, voici des indigènes qui disent à Stanley qu'ils ont, de la part de l'homme blanc, un paquet à lui remettre, à lui, fils de l'homme blanc.

Sur leur demande de les suivre, Stanley répond : « Demain, et si vous dites vrai, je vous ferai riches ! » Ils passent la nuit avec Stanley, parlent « d'immenses vaisseaux aussi grands que des îles et remplis d'hommes » : les steamers d'Emin sans doute !

Le lendemain, le chef de Kavalli remet à Stanley une lettre d'Emin, datée du 26 mars, le priant d'attendre.

Le 21 avril, Stanley envoie Jephson en bateau avec une forte escouade, à la rencontre d'Emin, au poste le plus méridional de la province de l'Équateur, sur le lac, à *M'Songoua*; la garnison les reçoit fraternellement, et le 29 avril, peu après sept heures du soir, Emin, Casati et Jephson débarquent au lac, réunis à Stanley.

A cette heure de grave émotion, ressentie par ces hommes au bout d'un si vaste éloignement de toute civilisation, et qui rappelle la rencontre de Stanley et de Livingstone ; à tant de périls et d'attente désespérée vont succéder des mécomptes d'abord, puis encore les plus dures épreuves, mais cette fois sur la voie du salut.

Première entrevue de Stanley et d'Emin. — Stanley à la recherche de son arrière-garde; son dramatique retour au lac Albert. — Révolte dans la province de l'Equateur; Emin prisonnier. — Jonction d'Emin au camp de Stanley. — Mémorable retraite à la côte par les lacs Albert, Albert-Edouard et Victoria. — Découvertes scientifiques.

Le 30 avril 1888, Emin-Pacha dirige l'expédition de Stanley au camp voisin de Nyam-Sasié, sur le lac Albert, et y demeure jusqu'au 25 mai. Il explique à Stanley ce qu'était, jusqu'alors, la situation dans l'Equateur. Les Mahdistes ayant fermé toute retraite par le Nord, Emin avait délégué Casati près du roi Kabaréga de l'Ounyoro, afin de tâcher de tenir ouverte la route vers la côte orientale. Depuis trois ans, Emin était resté seul à Wadelaï, séparé de Casati. Kabaréga avait d'abord

apporté son concours pour combattre les Mahdistes; en réalité, son intervention auprès d'Emin cachait le dessein de s'emparer de la province de l'Equateur. Il ne tarda pas à connaître l'approche de l'expédition de Stanley et se mit dès lors en état d'hostilité contre Emin. Il fit saisir Casati, l'exposa, lié nu à un arbre, aux plus indignes traitements et lui enleva ses mémoires; puis, Casati fut expédié chez un chef voisin pour y être tué. Heureusement un soldat dévoué à Casati, réussit à prévenir Emin qui se trouvait au camp rapproché de Tongourou. Casati se trouva ainsi sauvé et présent à la rencontre d'Emin avec Stanley.

Dans la première entrevue, Emin déclare que, s'il se décide à partir, il ne le fera qu'en prenant à sa suite tous les gens de sa province qui le désireraient et qu'il ne veut pas laisser à la merci des envahisseurs. Il évalue de 8 à 10,000 le nombre d'hommes, de femmes et d'enfants à emmener. Comment nourrir tant de monde en route et trouver des porteurs pour les femmes et les enfants, demande Emin? Stanley répond : « On se passera de porteurs; des femmes de Zanzibar ont traversé avec moi l'Afrique de l'Est à l'Ouest; les

femmes noires en feront bien autant; elles marcheront mieux que les hommes; quant aux enfants, vous disposez pour les porter, de deux cents ânes. »

Emin propose à Stanley de prendre uniquement avec lui les Egyptiens et quelques détachements de troupes irrégulières; lui, Emin, restera dans la province. Casati, interrogé, déclare adhérer à la résolution d'Emin, quelle qu'elle soit. Finalement, Emin est d'avis de consulter ses administrés; il retournera dans ce but, à Wadelaï.

Stanley charge Jephson d'accompagner Emin, et de porter un message aux troupes; il leur laisse 3 Soudanais et 2 Zanzibarites de son camp. Entre temps, trois soldats irréguliers d'Emin et une centaine d'indigènes mahdi, suivront, au fort Bodo, Stanley, qui va à la rencontre des vingt courriers qu'il avait expédiés à l'arrière-garde du major Barttelot, avec la promesse d'une récompense de 10 livres sterling pour chaque courrier.

Il est convenu qu'Emin et Jephson seront revenus au lac Albert, vers la fin de juillet (1888), et qu'avec une escorte et des porteurs, ils iront au fort Bodo, pour conduire les offi-

ciers, la garnison et les charges à une nouvelle station proche de Kavalli, afin d'éviter à Stanley une quatrième excursion au fort Bodo et de favoriser son retour au lac Albert vers la Noël.

En quatorze jours, Stanley gagne le fort Bodo qu'il trouve florissant, y laisse tous les blancs sauf son domestique William, et marche à la recherche de l'arrière-garde et des énormes charges qu'il a laissées. Il arrive le 24 juin à Kilonga, le 19 juillet à Ougarroua, franchit le désert, où ses porteurs sont munis, cette fois, de 60 livres de farine chacun, et rencontre le 10 août, des gens d'Ougarroua avec 56 pirogues, et 17 des courriers envoyés par Stanley à Barttelot. Tous sont blessés et trois ont été tués.

Enfin, le 17 août, Stanley rejoint son arrière-garde à Banalaya; M. Bonny lui apprend la suite de désastres qui ont réduit l'arrière-garde à 71 hommes, la plupart hors d'état de servir, sur 257 qu'ils étaient sous Barttelot. Stanley est instruit du bruit de sa mort qu'avaient répandu des déserteurs de sa colonne d'avant-garde. Tout son bagage personnel est retourné vers le Bas-Congo. Par le fait, Stanley est

privé de tout; il s'en plaint en raillant, à Sir Francis de Winton, secrétaire de *l'Emin-Pacha Relief expedition* : Livingstone était en guenilles quand je l'ai rencontré, et moi qui lui ai porté secours, j'arriverai en loques près d'Emin,..... mais on a conservé quatre chapeaux, quatre paires de bottines et une jaquette de flanelle, c'est tout mon équipement pour retourner près d'Emin... L'équipement de mes officiers est intact..... j'étais le seul qui avait été tué. »

Ainsi s'accomplit ce retour du lac Albert à l'arrière-garde, laquelle avait en somme perdu plus d'hommes que la colonne elle-même. On sait combien celle-ci avait été éprouvée dans les immenses forêts et les savanes du Nepoko, peuplées de nains perfides et lâches, aussi agiles qu'adroits au tir à la flèche, race de pygmées connus depuis la plus haute antiquité, nombreux dans l'Afrique équatoriale et déjà rencontrés par Stanley lors de son expédition de 1876.

Le 7 avril 1889, au moment où parut en Europe la lettre de Stanley du 28 août 1888, à l'*Emin-Pacha Relief association*, et relatant ces événements, l'État du Congo recevait, du gouverneur général de Boma, une dépêche signa-

lant des avis que Stanley et Emin étaient en marche vers Zanzibar avec plusieurs milliers d'hommes, de femmes et d'enfants et une énorme quantité d'ivoire.

Le 11 juin 1889, une dépêche à l'*Emin-Pacha Relief Association* annonçait que Stanley était arrivé à la côte du lac Victoria et y laissait 56 malades.

Le 2 novembre 1889, après un an de silence, une lettre de Stanley, transmise par dépêche de Zanzibar, apprit que le jour même — 18 août 1888 — où il ralliait son arrière-garde à Banalaya, Emin et Jephson étaient prisonniers des troupes d'Emin révoltées, que les Mahdistes étaient revenus en grand nombre et que Wadelaï avait capitulé ; d'où panique, dévastation, massacres, sauve-qui-peut général et renforts attendus de Khartoum par les Mahdistes ; mais Émin était délivré et Stanley se disait en marche de retraite avec le pacha et les réfugiés.

En décembre 1889, paraissent enfin des lettres de Stanley témoignant du retour de l'expédition, bientôt à la côte, et des pathétiques incidents qui ont précédé et marqué cette retraite.

Exposons-les.

Le 1er septembre 1888, Stanley quitte Banalaya avec ce qui reste de son arrière-garde, et avec les Manyémas disposés à le suivre. Jusqu'à quatre jours de marche d'Ougarroua, il avance sur le fleuve Arouhouimi même, en combattant sous les rames, prend la voie de terre, par la rive Nord au lieu de la rive Sud, où il avait rencontré la disette, et s'approvisionne dans les plantations des nains pour les dix jours de désert qu'il a devant lui. La petite vérole chez les Manyémas et une effrayante mortalité déciment la troupe ; les Zanzibarites vaccinés à bord du *Madura* dans la traversée de Zanzibar à Banana, au départ de l'expédition, échappent à la contagion.

A Anotikouma, après 14 jours de privations excessives, les gens de Stanley se ruent littéralement sur de belles plantations de bananes et de manioc et s'en gorgent au point de tomber malades et de compter des morts. Après six jours de nouvelles marches vers le Nord, la colonne retombe dans l'inconnu ; un pont est improvisé sur le bras droit de l'Ihourou, tributaire de l'Arouhouimi. Voici de nouveau les nains ; capturés, ils tentent d'égarer la caravane que des traces d'éléphants guident enfin dans

une vaste forêt où Stanley envoie aux fourrages.

Le 14 décembre, après six jours d'attente, point de nouvelles des fourrageurs ! Le cinquième jour, la provision de farine et l'unique chèvre sont consommées. Stanley recourt à la caisse des officiers : un pot de beurre d'une livre et deux tasses de farine pour un semblant de potage... Un jeune garçon meurt l'après-midi ; la plupart des hommes ne tiennent plus debout ; le même jour succombe un porteur mahdi ; les Somalis et les Soudanais sont incapables de bouger.

Le sixième jour, les 130 personnes du camp n'ont plus qu'une soupe composée d'une livre de beurre, d'eau en masse, d'un pot de lait condensé et d'une tasse de farine, pour tous !

Il est temps d'aviser. Stanley tient conseil avec Bonny et les chefs des groupes. Qu'arrivera-t-il si les fourrageurs ne sont pas revenus bientôt ! Il ne reste plus que du café, du thé, du sucre, un pot de sagou, quelques livres de beurre, de farine et du biscuit. Où sont les fourrageurs? perdus ? égarés seulement ? Peut-être !

Bonny offre de rester au camp avec dix

hommes et dix jours de ration. Mais les faibles? les malades? Rien pour eux; à moins d'aliments, dans les 24 heures, ils seront morts !

Le septième jour, Stanley passe la revue de sa troupe pour aller découvrir les fourrageurs. Sadi, chef des Manyémas, abandonne 14 de ses hommes; Kibobora, autre chef, quitte son père; Fundi laisse une de ses épouses et son petit garçon. Tous malades ! Stanley avoue qu'il a subi alors le suprême degré d'inanition. Il fait néanmoins l'enjoué, tâche de relever le moral de ses serviteurs et part; il franchit neuf milles dans l'après-midi, aperçoit plusieurs cadavres; enfin, le matin du huitième jour, il rencontre les fourrageurs, rassasiés, nonchalants. Poussés dans une marche rapide vers le camp, ils y apportent, à la 26e heure depuis le départ de Stanley, l'abondance et la vie. Mais 21 personnes sont mortes dans l'intervalle!

Le 17 décembre, Stanley traverse l'Ihourou et débouche le 20 à travers forêt, au fort Bodo qu'il pressent non évacué. Effectivement. Stairs et sa garnison, intacts toutefois, n'avaient point entendu parler d'Emin et de Jephson qui devaient les rallier. Stanley s'inquiète : Jephson est homme d'énergie, pense-t-il; il doit y avoir force majeure.

Le fort Bodo est évacué aussitôt, et le 9 janvier. Stanley va former, au passage de l'Arouhouimi, un camp confié au commandement du lieutenant Stairs; il y laisse 124 hommes, le capitaine Nelson et le médecin Parke. Le 11 janvier Stanley marche vers l'Est, rencontre partout un excellent accueil, la paix, l'amitié. Mais point de nouvelles d'Emin !

A Gaviros, des messagers apportent une lettre de Jephson écrite à trois dates différentes et deux notes confirmatives d'Emin. Que disaient-elles? Les troupes révoltées, instiguées avaient considéré Stanley et les siens comme des aventuriers venus pour les conduire aux Anglais et les vendre comme esclaves; les brigandages des Mahdistes avaient rétabli la confiance dans Stanley: Emin et Jephson étaient rendus à la liberté. Rien cependant n'indiquait la résolution d'Emin.

Stanley répond qu'il restera six, peut-être dix jours pour sauver Emin et ses partisans, mais ils doivent se hâter de prononcer un « oui ou un non positif, et en route pour rentrer chez nous. » Tel est le billet de Stanley à Jephson.

Le 6 février, Jephson, précédant Emin, revient au camp: les courriers de Stanley sont

envoyés au devant des réfugiés assemblés en masse à Tongourou avec Emin, afin que ceux-ci soient dirigés vers le camp primitif de l'expédition, sur le lac. Stanley ira au besoin les escorter, et, en attendant, il fait concentrer sur le plateau de Kavalli sa troupe renforcée des gens de Mazamboui.

Enfin, le 17 février, Emin aborde à la rive du camp avec deux steamers portant un premier contingent, dont 12 officiers et 40 soldats.

Un divan est décidé pour le lendemain.

A ce conseil, Sélim-Bey, récemment vainqueur des Mahdistes à Doufilé, demande du temps pour les troupes d'Emin qui désirent rejoindre Kavalli, avec leurs familles. Il faudra trois mois, estime Emin !

Stanley coupe court : « J'attends, dit-il — cette simple réponse depuis un an : Restez-vous en Afrique ou venez-vous avec moi en Egypte ? »

Ce dilemme formel va être posé aux intéressés ; Selim-Bey et une députation d'officiers iront auprès des troupes à rallier à la résolution de retraite. Mais voici un nouveau débarquement de réfugiés, avant-coureurs d'une autre révolution qui vient d'éclater à Wadelaï. Cette fois Emin, suivi de sa fille

Férida et de 144 hommes, transporte son camp dans celui de Stanley et convient d'un mois, expirant le 10 avril, pour rassembler les gens qui voudraient se mettre sous la protection de l'expédition de départ.

Il s'agit, dès à présent, de transporter au camp de Stanley, à 800 mètres d'altitude, les charges des gens d'Emin campés à la rive du lac.

Depuis le fort Bodo, les maladies dominent : le médecin Parke compte plus de cent malades par jour, principalement des ulcérés; les moyens de traitement sont réduits à un reste d'acide carbonique et à quelque peu de permanganate de potasse. Parke fait merveille, au grand éloge de Stanley : tandis qu'au 1er février, il n'y avait pas deux hommes aptes au service dans l'expédition, elle compte 280 hommes sains le 1er avril, tous employés à hisser les bagages à 800 mètres. Tour de force interminable! Deux porteurs pour chaque Égyptien ne suffisent pas au transfert de l'énorme tas de choses invraisemblables que prétendent conserver et traîner avec eux les gens d'Emin : « jusqu'à des pierres meulières, des chaudrons de cuivre d'une contenance de dix gallons,

deux cents matelas, des paniers antédiluviens pareils aux mannes de Fallstaff, de vieux coffres de Saratoga bons pour de riches mamans américaines, de vieilles caisses marines, d'énormes boîtes à toilettes, des cages à bétail, de formidables jarres d'une contenance de douze gallons, des perroquets, des pigeons. » Néanmoins 853 charges sont transportées au plateau, avec l'assistance des natifs du parage maltraités par les Egyptiens ; ceux-ci ne voient dans les Zanzibarites mêmes, que de simples esclaves. Les dévoués Zanzibarites finissent par s'impatienter, protestent, refusent de continuer ; ils n'achèvent que par discipline, par obéissance à Stanley. A bout de condescendance, Stanley met fin, le 31 mars, à ce déballage insensé. Au total 1,355 charges.

Le jour fixé pour le départ, le 10 avril, approche.

Les officiers naguère révoltés à Wadelaï envoient leur soumission à Stanley, se déclarent prêts à retourner en Égypte, sous son escorte. Selim écrit qu'un convoi de refugiés est expédié à Tongourou et qu'il évacue Doufilé pour Wadelaï. Il faudrait trois mois encore pour réunir les derniers adhérents au départ.

C'en est trop ! Stanley forme un conseil de guerre avec ses officiers, et, en présence d'Emin, leur tient un discours où il fait appel à l'opinion de chacun d'eux. Il est fixé, quant à lui, sur la résolution à prendre, mais il préfère s'en rapporter à ses adjoints ; il leur rappelle la mission dont il est chargé, les circonstances qui se sont produites, les délais qu'il a accordés et qui ont été dépassés. On veut tarder encore, ajouta-t-il, pour grossir la caravane, non pas de fugitifs, mais de gens révoltés contre le Pacha et contre ceux qui viennent le sauver : contre le Pacha, récemment prisonnier, en danger de mort, menacé d'être déporté au pays des Makrakas. Leur soumission n'est qu'apparente, un leurre ! Faut-il donc rester au delà du 10 avril ?

Les officiers de Stanley répondent les uns après les autres : Non.

« Pacha, — dit alors Stanley à Emin — voici ma réponse : Nous nous mettrons en marche le 10 avril. »

— Le Pacha : « En votre âme et conscience, au cas où mes gens ne seraient pas ici le 10 avril, m'absoudrez-vous de les avoir abandonnnés ?

Le Conseil répond : « Oui, certainement, oui! »

C'est tout : le sort en est jeté; advienne maintenant que pourra !... Mais quoi encore? Des scrupules de Casati, élevant des arguments de droit que Stanley réfute par « l'A B C du sens commun. »

Au surplus, dit Stanley, c'est le Pacha qui est abandonné par les gens de sa province alors que le gouvernement égyptien, en abandonnant cette province, leur envoie une escorte, pour se réfugier en Égypte.

Quel singulier attrait, se demande Stanley, exerce donc l'Afrique équatoriale et y retient ceux qui y ont pris pied!

Emin et Casati ne sont pas complètement convaincus encore, espérant néanmoins qu'au jour dit, les gens de leur camp les suivront.

Le 5 avril, sur dix mille soldats et civils que la retraite est sensée comporter, peu se disposent à suivre. On en est là, après tant de sacrifices, de patience, d'anxiétés et de périls. Pis que cela, les Égyptiens attaquent nuitamment le camp de Stanley et tendent de désarmer l'expédition; ils sont repoussés mais cettte agression, en mettant le comble aux perfidies, est un avertissement, l'éveil sans doute,

de Dieu sait quelles entreprises d'extermination.

Stanley veut en finir par une action immédiate. Il prie Emin de faire sonner le ralliement des chefs égyptiens dans l'enceinte du camp gardé aussitôt par un cercle de soldats, armes chargées. Faute d'obéissance immédiate aux appels des trompettes, Stanley fait avancer deux compagnies de Zanzibarites et leur enjoint de faire sortir les Egyptiens de leurs huttes, au besoin à coups de gourdin. Cette menace les attire en foule ; les récalcitrants sont châtiés ; ils nient le complot, et, à l'appel pour la marche, tous passent du côté désigné, à l'exception d'un domestique d'Emin.

« Pacha - dit alors Stanley -- veuillez
» être assez bon de dire à ces Turcs que tous
» leurs trucs de rébellion, en honneur à
» Wadelaï et à Doufilé, doivent cesser ici, et
» qu'au moindre mouvement qu'ils tenteront
» encore je serai obligé de les exterminer
» tous. »

Et les Turcs s'inclinent.

Au total, les fidèles d'Emin pour le départ comprennent : 134 hommes, 184 femmes mariées et 187 femmes domestiques, 74 enfants de plus de deux ans et 35 enfants au sein, en tout

514 personnes recensées, outre une centaine d'autres que la crainte d'être faits prisonniers ou esclaves, avait distraits du recensement.

Enfin, le 10 avril, la caravane, forte de 1,500 personnes, dont 350 porteurs indigènes « pour les bagages de messieurs les Egyptiens », quitte Kavalli et campe le 12 à Mazambouioù, le soir même, Stanley, malade, risque de mourir. Vingt-huit jours sont nécessaires à sa guérison, autant d'arrêt par conséquent. Plus de nouvelles des prétendus retardataires du camp égyptien de M'Sougoua, si ce n'est le ralliement à la caravane du chef de ce camp et de douze soldats ; ceux-ci désertent un à un, chemin faisant, si bien que le chef rejoint la caravane de Stanley avec un domestique et un trompette seulement ; ce dernier déserte à son tour, ne laissant plus qu'un domestique, « d'une garnison d'hommes réputés les plus fidèles des fidèles ».

Pendant la maladie de Stanley, éclate dans l'expédition une conspiration ourdie par un ancien esclave, nommé Rehan, que Stanley avait affranchi à Kavalli. Une Cour martiale, convoquée sur l'heure, reconnaît et déclare Rehan coupable et le fait pendre sur le champ. Des

correspondances interceptées établissent qu'il y avait connivence entre des Egyptiens de la colonne et Selim, pour anéantir l'expédition(1).

Le 8 mai, reprise de la marche. Le soir, une lettre, à la fois insolente et suppliante, de Selim, demande qu'on l'attende, abandonné qu'il est des Mahdistes, maîtres de Karthoum. Nouvelle feinte, sans doute, de Selim, pour tomber sur l'expédition avant qu'elle n'arrive en pays ami !

Stanley répond que sa colonne marchera lentement et avec des haltes, que Selim pourra rejoindre en 24 jours. Plus de nouvelles !

La caravane suit les monts Balogo, à 40 milles du lac Albert, s'y trouve accablée par les montées, les descentes, les hautes herbes et mille difficultés. Elle bat, en les dispersant, des bandes de Warasuras de Kabaréga, et arrive en vue de la grande chaîne neigeuse du pic Ruewenzori qui s'avance vers le Sud-Ouest occasionnant, à défaut de passage, un long détour.

A Buhobo, escarmouches avec les maraudeurs des bandes de Kabaréga ; la caravane

(1) La désignation d'Égyptiens s'applique ici aux Égyptiens soudanais " au misérable peuple de la province équatoriale „ et non aux nationaux égyptiens en général.

traverse la rivière Semliki, essuie sans pertes une volée de flèches d'autres Warasuras et aboutit à Wamba, dans de florissantes plantations de maïs, au milieu des clairières de la forêt. Dix-neuf jours de marche conduisent l'expédition au pied du pic Ruewenzori ; le 6 juin le lieutenant Stairs, accompagné de 40 Zanzibarites, opère l'ascension jusqu'à 3,200 mètres et s'y trouve arrêté par un vaste gouffre qui le sépare du faîte.

Cet itinéraire et cette halte permettent à Stanley de découvrir que le pic neigeux du Ruewenzori — que son boy William avait pris pour du sel — appartient à la chaîne de montagnes neigeuses appelées par les anciens « montagnes de la lune » et qui présentent cette particularité étrange, de mille pieds de neige sous l'équateur en plein été. Stanley évalue l'altitude du pic de 5,000 à 5,500 mètres.

L'expédition arrive à l'extrémité de la chaîne des montagnes, à Kative, au lac salé, un vrai trésor exploité par Kabaréga.

Stanley bat les pillards de Kabaréga, dont le quartier-général est autour de cette source de richesses ; il contourne et reconnaît le lac qu'il avait découvert en 1877, le Mouta N'zigé,

qu'il nomme désormais « l'Albert-Edouard ». C'est ici le point capital des découvertes géographiques et scientifiques de Stanley. Il décrit le lac, le mesure et constate qu'il est de 900 mètres plus élevé que le lac Albert. Il découvre que ce lac est le collecteur de tous les courants à l'extrémité des bassins Sud-Ouest ou gauche du Nil, et qu'il décharge ses eaux dans le lac Albert par la seule rivière Semliki, réservoir de 62 affluents des monts Ruewenzori ; que le lac Albert recevant tous les courants du bassin Sud-Est ou droit, par le lac Victoria et le Nil Victoria, les deux Nils, confondus dans le lac Albert, y forment le Nil blanc, le vrai Nil.

Ainsi se trouve résolue la question des sources du Nil, objet des préoccupations des savants depuis Hérodote, le plus hostile à l'opinion invraisemblable, selon toute apparence, et démontrée réelle aujourd'hui que les eaux, les crues, la fécondité du Nil proviennent de la fonte périodique de neiges amoncelées dans des régions ardentes où il ne gèle et ne pleut jamais, neiges de la chaîne du Ruewenzori et dues à la grande élévation de ses monts.

L'expédition, victorieuse des Warasuras de

Kabaréga, bénéficiant de l'influence de ce succès sur les peuplades environnantes, en est bien accueillie. Hélas! de nouvelles fièvres, au pays de la fièvre la surprennent entre les lacs Albert-Edouard et Victoria; les vents froids de l'Ankori achèvent d'exténuer la caravane; les plus acclimatés tombent dans la prostration, quelques uns succombent après un court accès de fièvre. Puis encore des ulcères et la dyssenterie : 141 morts.

Au Sud du lac Victoria quatre jours d'incessants combats contre les tribus hostiles entravant encore la marche. Les indigènes, en présence des Égyptiens, considèrent ceux-ci comme des anthropophages; rien ne peut les faire revenir de leur erreur, et, dans leur rage, ils se ruent sur l'escorte.

Enfin apparaît « une croix, une église chrétienne, la mission d'Oussambiro, les faubourgs de la civilisation. »

Le 11 novembre, 188 jours après la levée du camp de Kavalli, l'expédition de Stanley parvient à Mpouapoua. Parmi les blancs figurent : Marco, trafiquant italien, Vitu Hassan, pharmacien tunisien, les Pères Girault et Schinze, des missions algériennes, secourus

et sauvés par Stanley. Parmi les officiers d'Emin : Vakeers, de la province de l'Équateur et le major Awash du 2me bataillon.

A huit jours de marche de la côte, Stanley rencontre, à Kitata, la mission française de Mohundad, et fait, sous la conduite d'une colonne allemande du major Wissman(1), une entrée triomphale à Bagamoyo. le matin du 6 décembre 1889.

C'est le port de salut, proche de Zanzibar, pour les soins, le confort et le repos nécessaire.

Contrairement au sort de ses précédentes expéditions, Stanley a vu, cette fois, les difficultés s'accroître, les pertes augmenter, à

(1) Stanley écrivit à Wissmann :

De Mpouapoua, le 11 *novembre* 1889.

MON CHER CAPITAINE,

Je me permets de vous prier d'être assez bon de faire parvenir mes deux lettres à Zanzibar aussitôt que vous le pourrez. J'ai souvent éprouvé le désir de vous voir. Le sort vous amène à quelques journées de distance de moi ; j'espère qu'il continuera à m'être favorable et qu'il vous retiendra là où vous êtes jusqu'à ce que j'aie l'agréable occasion de faire la connaissance d'un collègue qui a travaillé avec aussi peu d'ostentation et de façon si méritoire sur le même terrain que moi et sous le même patronage royal.

En attendant notre rencontre, je reste

Your most faithfully,
HENRY M. STANLEY.

mesure qu'il approche de la côte ; toute une file de malades, transportés en hamac sur quatre cents lieues de parcours, en combattant et par des sentiers montagneux, suit la caravane; 750 personnes, dont 294 d'Emin, et 59 enfants survivent, sur un effectif de 1,500 au départ de Kavalli; d'autres encore meurent en route et en arrivant au port.

Chemin faisant et indépendamment des monts Ruewenzori et des sources du Nil, Stanley accroît encore, de diverses observations scientifiques, le domaine des découvertes dans l'Est africain. Il retrouve dans l'Ounyoro des tribus de blancs, aux cheveux crépus, race superbe et prospère d'Ethiopiens livrés à la colonisation et qui y ont fait souche nombreuse, en conservant leurs qualités physiques et natives; il constate que le golfe Béatrix, découvert par lui en 1876, est un bras du lac Albert-Edouard, et que le lac Victoria s'étend beaucoup plus vers le Sud-Ouest qu'on le croyait.

Stanley arrive à Zanzibar, escorté par les escadres allemande et anglaise, et débarque au consulat anglais décoré de palmes; il y trouve des dépêches de chaleureuses félicitations du roi des Belges, de l'empereur d'Alle-

magne, de la reine d'Angleterre, du président des États-Unis de l'Amérique du Nord, des sociétés scientifiques et de nombreuses notabilités de toute nation.

Puis, ce sont des honneurs et des fêtes pour Stanley et pour tous ses coopérateurs, ses braves adjoints : Stairs, lieutenant de l'artillerie royale, le capitaine Nelson, des volontaires. Parke, médecin-major, Jephson lieutenant, Bonny ; des honneurs pour Emin et Casati, délivrés après une héroïque résistance ; des honneurs aussi pour les dévoués Zanzibarites, les vétérans de Stanley ; il les présente à leur sultan qui fait graver leurs noms en lettres d'or sur les marbres de son palais. Quelle gloire pour ces humbles, héros d'une abnégation absolue !

« Jamais — écrit Stanley dans son volume » sur le Congo — les Zanzibarites n'ont fait » défaut à l'heure du péril ; leurs bras dévoués, » leurs cœurs vaillants, ont contribué à tous » les succès. » Avec eux, Stanley a retrouvé Livingstone, découvert le Congo, fondé l'État et délivré Emin. Ce sont eux encore qui, après les adieux de Stanley à Livingstone, veillaient sur Livingstone et ramenaient ses restes à la

côte en les dérobant à la suspicion superstitieuse des indigènes.

Quel exemple, quel enseignement pour nos temps d'égoïsme et de mesquines compétitions, donnent ces officiers, soldats et auxiliaires, hommes de toute condition, d'une fidélité à toute épreuve, quoi qu'il arrive, quand même, et toujours!

Il est acquis, par les correspondances de Stanley et d'Emin :

Que les difficultés du retour avaient été prévues sur les territoires occupés par Kabaréga ; que la voie du Congo et de l'Arouhouimi, suivie au départ, est la meilleure et la moins dangereuse — en attendant l'Oubangi-Ouellé — vers le lac Albert, et les régions du Nil ; que quelques stations de l'État du Congo sur l'Arouhouimi y garantiraient bientôt la sécurité, et que cette région ouvre à l'État Indépendant les richesses d'une zone de forêts équivalant à plus de 250,000 milles carrés (1) ; qu'une

(1) L'Arouhouimi, quoique non navigable en majeure partie, et l'Oubangi-Ouellé, ouvrent, par le Congo, deux itinéraires nouveaux et peut-être décisifs, vers le vaste et mystérieux Soudan, par les régions des Montbouttou et des Niams-Niams, pays de ressources et si peuplés qu'on y compte, suivant Schweinfurth, plus de deux cents habitants par kilomètre carré.

offensive vigoureuse contre les déprédations de Kabaréga principalement, et de ses brigands — de la part des puissances européennes intéressées, — rendrait libre la route de la côte orientale d'Afrique au lac Albert, au Nil. Le chemin de fer de Monbassa au lac Victoria, préconisé par Stanley, hâtera sans doute ce résultat.

Quant à l'expédition Stanley, il est certain qu'Emin a reçu, en mai 1887, les courriers envoyés de Zanzibar en janvier précédent par Stanley, pour annoncer la prochaine arrivée de l'expédition de secours : que Kabaréga en eut connaissance et qu'un complot se trama entre ce potentat et les révoltés d'Emin pour massacrer l'expédition de Stanley ; d'où les empêchements suscités à la retraite par Selim-Bey.

Il est non moins certain qu'Emin avait envoyé au devant de Stanley, sur le lac Albert, avant l'arrivée de l'expédition, circonstance ignorée de Stanley et qui détermina sa retraite vers le fort Bodo ; qu'ainsi, et en y joignant les lenteurs causées par les maladies et les privations, l'expédition subit un retard d'une année environ sur deux années et neuf mois qu'elle a duré.

Les résultats, à tous égards considérables, ont été atteints d'après la règle, généralement adoptée et suivie par Stanley, *en combattant le moins possible, mais aussi efficacement que possible.*

Incomparable reste en effet l'accomplissement de cette expédition.

Le passé, les temps les plus anciens, n'offrent rien d'analogue; la renommée des aventureuses conquêtes de Christophe Colomb, même la fameuse retraite des dix mille de la guerre du Péloponèse, opérée et décrite par Xénophon, il y a deux mille ans, pâlissent devant l'énormité du but atteint par Stanley.

L'allusion à la retraite des dix mille de Xénophon a été faite par l'un des organes les plus importants de la presse française, naguère peu favorable à Stanley; la comparaison a d'autant plus de valeur.

Emin échappe à Zanzibar à une chute mortelle qui le retient à la côte où — telle est son étrange destinée — il est appelé à donner le plus précieux concours à l'influence allemande. Préparé par une longue suite d'années d'apostolat, il est en situation d'aider puissamment à résoudre les difficultés de la civilisation européenne en Afrique, « subor-

donnée à la réconciliation de l'élément arabe, mahométan, avec la civilisation » (1). Devenu mahométan lui-même, de protestant qu'il était, Emin-Pacha, que l'Egypte ne tardera pas à dédommager par une riche pension de retraite, saura consacrer à l'Allemagne, son pays d'origine, les services de pacificateur qu'elle attend de lui et dont la question africaine toute entière est appelée à profiter.

— Le 28 décembre, le steamer *Mansourah* rapatrie en Egypte les gens d'Emin : quelques-uns se décident à rester à la côte orientale ; les survivants des indigènes, recrutés au Bas-Congo en février 1887, y sont ramenés et récompensés aussi.

Après avoir reçu des insulaires et de la colonie étrangère de Zanzibar, une adresse d'hommage dans un coffret d'argent et les insignes de première classe de l'Ordre du Sultan, Stanley, en compagnie de ses officiers dont le Dr Parke, à la fin victime lui-même de la maladie, mais au bout de sa tâche si

(1) Cette opinion, émise par le Dr Schweinfurth, dans une lettre adressée du Caire, le 30 décembre 1889, à la *Deutsches Wochenblatt* est partagée par la plupart des explorateurs africains; elle explique et justifie les égards et les procédés de Stanley envers Tippo-Tipp depuis leur première rencontre en 1876.

méritoire, — quitte Zanzibar pour l'Europe, le 1er janvier 1890. A Mombassa les résidents européens saluent leur passage dans un banquet d'apparat.

A la suite d'une réception officielle à Suez, Stanley et ses officiers conduits au Caire par train spécial mis à leur disposition par le Khédive, sont reçus dans cette ville par les ministres égyptiens, le représentant diplomatique de l'Angleterre et les généraux anglais, en mission en Egypte. Le Khédive accueille Stanley avec les honneurs souverains et lui confère le grand cordon de Mejidié. Un banquet d'apparat, puis un bal à la Cour et un banquet officiel auquel assistent les représentants de toutes les puissances au Caire, succèdent à l'audience princière, aux députations des corps savants et à quantité d'adresses et de manifestations publiques et individuelles.

Acclamé par d'universels hourrahs, Stanley, l'intrépide et savant pionnier africain, comblé de distinctions, vient recevoir, au Guidhall de Londres, le titre de citoyen de la Cité, que la municipalité lui voue solennellement dans un coffret d'or. Dignes hommages complétés par des groupes scientifiques, par le roi Léopold II,

souverain de l'État du Congo, en son palais où Stanley est l'hôte attendu qu'iront saluer les magistrats communaux de Bruxelles et l'élite de la nation, tous ceux qui gardent l'enthousiasme des nobles causes.

Telle est, dans ses grandes lignes, la gigantesque épopée transafricaine, accomplie par Stanley dans l'espace de vingt ans : tout un monde d'épreuves, de luttes, de miracles d'audace et de réussites, de triomphes contre la barbarie et contre les éléments, de richesses naturelles mises au jour, de débouchés ouverts à l'industrie, de conquêtes pour la science et dont les publications de Stanley peuvent seules montrer l'entière valeur. Lui-même s'en étonne en s'avouant sous l'influence d'une force ou d'une mission providentielles.

Les générations présentes et à venir reconnaîtront en Stanley un tempérament des plus vigoureux, doublé d'une force d'âme exceptionnelle, caractérisée par le courage à toute épreuve, la froide énergie, la fermeté et la résolution. Il personnifie, au plus haut degré, le jugement droit et sûr, la perspicacité et la constance dans les vues, la confiance en soi, joints à un esprit d'organisation ingénieux, fécond, entreprenant et pratique.

Habitué dès ses débuts à ne compter que sur lui-même sous le régime du *self-help* des solitudes immenses, Stanley est, en toute circonstance, l'homme de la situation, imprégné de la faculté du commandement propre aux chefs.

Ces dons et ces qualités sont remarquablement servis par une vive intelligence, largement ouverte à l'observation, à l'examen, à l'analyse des hommes et des choses. Prompt à s'assimiler toutes les sciences, Stanley en accroît sans cesse la connaissance dans l'instructive et suggestive école des voyages et par l'étude, dans les intervalles que lui laissent les hasards, l'irrégularité, le perpétuel qui-vive inhérents à l'existence nomade, laborieuse et périlleuse de l'explorateur.

Tant de mérites et de valeur sont d'un homme vraiment extraordinaire. Ils seraient incomplets, inconcevables, inquiétants même dans leur vaste ambition, s'ils n'étaient soutenus, protégés, par un noble cœur, haut placé, soucieux de justice et d'humanité, aussi inaccessible à la cruauté qu'à la crainte, et dédaigneux de l'envie.

Le cœur de Stanley est de cette trempe ! Il

se révèle éloquemment dans les sentiments qu'il éprouve et manifeste à ses plus dignes compagnons et collaborateurs, souvent les plus humbles : Livingstone, les Zanzibarites, le petit mécanicien écossais Bennie, les peuplades riveraines du Congo, naguère victimes de l'esclavage, enfin, les officiers et adjoints de Stanley dans ses diverses explorations.

Ces témoignages suffisent et consacrent l'affirmation de Stanley : qu'il n'a usé des armes que contraint, forcé, dans la mesure nécessaire, et après avoir épuisé les moyens de conciliation.

En présence des titres de Stanley à l'admiration et à la reconnaissance générales, les comparaisons s'effacent, impuissantes ; on en est réduit à regretter de ne pas découvrir en lui la perfection idéale. Mais le degré de supériorité atteint par Stanley n'est point sans soulever des tentatives de griefs, peu franches le plus souvent. Reproches d'absolutisme, de rigueur, de vivacités, de fierté hautaine, d'hésitation, de versatilité même, et Dieu sait quelles autres histoires de bâtons flottants aperçus par des grincheux, des médiocres ou des ingrats, à qui la gloire du géant porte ombrage.

Les graves responsabilités assumées par Stanley dans ses œuvres, sur l'enjeu de sa propre existence, ses innombrables soucis, les épreuves qu'il partageait, ses services à nuls autres pareils, les égards et le respect dus à l'indispensable autorité de sa personne, sa générosité, répondent à tout.

Des explorateurs de diverses nationalités : savants, soldats, missionnaires, de simples particuliers même, entreprennent vaillamment et seuls parfois, de reconnaître, au profit de la science et de l'humanité, les régions barbares, et d'y déposer les germes des idées civilisatrices. Tels notamment : Livingstone, Schweinfurth, Soleillet, Serpa-Pinto, Lentz, Junker, Binger, Trivier. La gloire dont ces précurseurs ou continuateurs sont honorés dans le sentiment public, n'est point menacée par la gloire suprême acquise aux plus rares explorateurs, qui, tout à la fois, découvrent des mondes, éclairent la science, ouvrent des voies au commerce, délivrent des peuples, luttent contre la barbarie, et fondent des États civilisés. Tel est Stanley.

A des natures aussi privilégiées, le repos pèse. Attendons-nous à voir Stanley, continua-

teur de Livingstone, devenir le continuateur de Gordon, et, plus heureux que Gordon, percer l'Afrique du Nord au Centre et à l'Ouest, du Nil au Congo, en détruisant l'oppression mahdiste dans le Soudan égyptien, tandis que l'Angleterre et l'Allemagne assureraient la jonction, le rétablissement de la route, du Nil à la côte orientale.



